

« TOUT ÇA, C'EST DE LA POLITIQUE », LOUIS GUILLOUX ET L'ENGAGEMENT CONTINUITÉ OU RUPTURE¹ ?

Jean-Baptiste LEGAVRE

Il faut se défaire des images trop simples qui enferment quand elles ne permettent plus de comprendre². Plusieurs clichés, au moins quatre, appauvrissent la lecture de l'œuvre de Louis Guilloux, mort en 1980, lui interdisant tendanciellement d'occuper une autre place, plus grande, dans l'histoire littéraire officielle. D'un côté, « l'écrivain-du-peuple », voir « l'écrivain-populiste », à tout le moins « l'écrivain-de-gauche » : c'est le Louis Guilloux, enfant de cordonnier militant, l'auteur de *La Maison du peuple* (1927), le secrétaire du fameux congrès des intellectuels anti-fascistes de 1935, le compagnon de Gide lors du non moins fameux voyage de 1936, le responsable au Secours rouge engagé auprès des réfugiés espagnols pendant la guerre civile ou des paysans victimes des ventes-saisies durant la crise des années trente. De l'autre, c'est « l'écrivain-d'un-livre » (entendre : celui qui restera alors qu'il a écrit plus de vingt-cinq ouvrages), *Le Sang noir* (1935), qui obtient le soutien du gota littéraire et bénéficie de la mobilisation du parti communiste alors qu'il manque le Goncourt. L'épisode renforce le premier cliché : les Malraux, Aragon, Gide prennent la plume, organisent une soirée salle Poissonnière, tempêtent contre la littérature consacrée – Joseph Peyré, candidat de Léon Daudet, remporte le prix –, et offrent une place de premier choix à un auteur qui vient de « passer » chez Gallimard.

Et puis se fixe un troisième cliché : celui du « franc-tireur ». C'est ici le Louis Guilloux fier de son indépendance qui ne cessera de répéter, surtout après 1945,

1. Louis GUILLOUX, *La Maison du peuple*, p. 24. Merci à Grégoire Leménager de m'avoir signalé cette citation.

2. Les analyses qui suivent n'engagent que moi et non l'ensemble des contributeurs de l'ouvrage.

qu'il n'est pas l'homme d'un parti (comprendre: le parti communiste), qu'il n'a jamais adhéré, qu'il a fui tout embrigadement, qu'il a toujours eu des sympathies pour les anarchistes. Quatrième cliché, jamais bien loin des précédents et d'autant plus efficace qu'il permet d'étayer la « modestie » de l'écrivain comme de l'œuvre: « l'écrivain-briochin » loin des cénacles littéraires qui feraient les réputations. *Absent de Paris* (1952) écrira même Guilloux, lui qui passa pourtant une bonne partie de son existence à Saint-Germain-des-Prés... Mais qui donna si souvent pour cadre à ses romans une petite ville qui ressemble fort à Saint-Brieuc.

On conviendra que toutes ces images construisent un chemin bien étroit pour espérer une postérité flamboyante... Des clichés donc, qui comme tout cliché ne sont ni vrais, ni faux. On serait presque tenté ici de reprendre la formule du philosophe Éric Weil apposée sur la copie de ses élèves, et souvent reprise par Bourdieu: « Même pas faux ». Louis Guilloux a certes bien été cet intellectuel anti-fasciste, a bien donné son temps aux réfugiés espagnols, a bien lutté au côté des organisations de gauche contre les ventes-saisies de paysans ruinés par la grande crise des années trente ou, derniers exemples pour ne pas lasser, a bien dit et redit son attachement à la Bretagne – « le plus beau pays du monde³ » – ou participé au grand mouvement des maisons de la culture en province. En rester là, non seulement mutilerait l'œuvre mais empêcherait d'en saisir des ressorts plus complexes.

Des chercheurs – et c'est heureux – ont beaucoup fait depuis les années soixante-dix pour aller plus loin, de Yannick Pelletier à Henri Godard, pour retenir ici deux auteurs emblématiques d'une même volonté: universaliser le propos de Guilloux et, ce faisant, grandir l'écrivain en l'ennoblissant autrement. Non pas le « seul » peuple, mais la condition humaine⁴. Non pas une ville ou une région mais un espace travaillé par une question métaphysique, le Mal⁵. Non pas un auteur isolé, replié dans sa province, peignant le peuple à la manière des populistes, mais un digne représentant du *roman existentiel*, au même titre que les Malraux, Céline, Giono, Bernanos⁶, c'est-à-dire d'un type de roman qui se propose de mettre en récit « l'énigme de [l']être et de [la] vie » ou, pour le dire autrement, des romans qui ont « l'interrogation métaphysique pour fondement commun⁷ ». Sans doute, ne sont-ils pas en rupture complète avec leurs devanciers mais ils ne sont en rien

3. Louis GUILLOUX, *Ma Bretagne*, Bédée, Folle Avoine, 1998, p. 7.

4. Henri GODARD, *Louis Guilloux, romancier de la condition humaine*, Paris, Gallimard, 1999.

5. Yannick PELLETIER, *Thèmes et symboles dans l'œuvre de Louis Guilloux*, Paris, Klincksieck, 1979 et *Des Ténèbres à l'espoir. Essai sur l'œuvre de Louis Guilloux*, Paris, An Here, 1999.

6. Henri GODARD, *Le Roman mode d'emploi*, Paris, Folio-essais inédit, 2006, p. 114.

7. *Ibid.*, p. 143.

des peintures réalistes ou psychologiques. Ici, le moindre fait est susceptible de déboucher sur une interrogation existentielle.

D'autres ont initié des recherches collectives, de Jean-Louis Jacob⁸ à Michèle Touret et Madeleine Frédéric⁹, en passant par Francine Dugast-Portes¹⁰. On ne saurait encore oublier¹¹ la revue *Confrontations* (éditée par l'Association des amis de Louis Guilloux) ou des thèses de doctorat de qualité¹². Mais, aussi surprenant soit le constat, aucune recherche collective n'a pris pour objet ce *Guilloux politique* que le présent livre se propose d'explorer à nouveaux frais¹³. Sans doute, fallait-il d'abord se détourner des lieux communs de « l'écrivain du peuple » ou autre « écrivain de gauche » pour montrer les richesses de l'œuvre...

Il est temps d'y revenir et de redire que la politique est bien partie prenante de son œuvre ou mieux : elle en est l'un de ses principes unificateurs. Peu de ses textes y échappent, selon des modalités variables sans doute. Et c'est bien un dégradé de positions proprement politiques qui frappe à la relecture de ses écrits : entre la glorification de la solidarité militante (*La Maison du peuple*), l'espoir du départ

8. Jean-Louis JACOB (dir.), *Louis Guilloux*, Quimper, Calligrammes, 1986.

9. Madeleine FRÉDÉRIC et Michèle TOURET (dir.), *L'Atelier de Louis Guilloux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012 ; Michèle TOURET et Jean-Baptiste LEGAVRE (dir.), *Louis Guilloux, un écrivain dans la presse*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.

10. Francine DUGAST-PORTES, Marc GONTARD (dir.), *Louis Guilloux écrivain*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000.

11. Sans vouloir être ici exhaustif, il faut encore citer, parmi ceux qui ont contribué à un renouvellement des études sur Louis Guilloux, deux maisons d'édition (Folle Avoine et les Presses universitaires de Rennes) ainsi que les acteurs successifs en charge du fonds Louis Guilloux à la Bibliothèque municipale de Saint-Brieuc, aujourd'hui Arnaud Flici sans lequel les chercheurs ne pourraient travailler dans d'aussi bonnes conditions. De même, plusieurs élus locaux et écrivains ont soutenu les projets permettant aux archives et projets d'offrir à Guilloux une autre postérité.

12. En particulier Christian DONADILLE, *Louis Guilloux, une écriture de l'ambiguïté, thèse de doctorat en littérature*, université Lille 3, 1994 ; Sylvie GOLVET, *Louis Guilloux, l'ambition du romancier. De La Maison du peuple au Sang noir*, thèse de doctorat en littérature, université Rennes 2, 1998 ; Valérie POUSSARD-FOURNAISON, *Louis Guilloux, entre tradition et modernité, Poétique des décors et des corps dans l'œuvre romanesque de Louis Guilloux*, thèse de doctorat en littérature, université Paris 4, 2010 ; Alexandra VASIC, *L'œuvre de Louis Guilloux : le romanesque en jeu*, thèse de doctorat en littérature, université Paris 4, 2015.

13. Ce qui ne veut pas dire que des chercheurs individuellement ne s'en sont pas préoccupés. Pour n'en citer que trois, Anne Roche (Anne ROCHE et Géraldi LEROY, *Les Écrivains du Front populaire*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1986), Philippe ROGER, « À rude école : écriture et idéologie chez Louis Guilloux », Jean-Louis JACOB (dir.), *Louis Guilloux, op. cit.*, p. 103-120 ou Jean-Charles AMBROISE, « Une trajectoire politique », Francine DUGAST-PORTES, Marc GONTARD (dir.), *Louis Guilloux écrivain, op. cit.*, p. 51-65.

vers l'URSS (*Le Sang noir*), l'engagement local (*Le Jeu de Patience*¹⁴, *Salido*¹⁵), le départ par désespoir pour l'Espagne républicaine (*Les Batailles perdues*¹⁶), le retrait d'un Coco tout à l'attente d'une lettre de sa femme – « moi, question politique, c'est fini fini depuis longtemps, oh, là là ! » (*Coco perdu*¹⁷). N'est-ce pas là, somme toute, ordinaire à beaucoup d'intellectuels évoluant au fil de décennies et de deuils successifs ? Un dégradé ou plutôt un *kaléidoscope* ou, mieux encore, un *labyrinthe* pour reprendre deux images qu'affectionnait Guilloux. C'est que l'homme, autant que l'œuvre, sont travaillés par des tensions, des écarts, une complexité plus grande qu'il n'a trop souvent été dit. Guilloux est loin d'être fait d'un seul tenant.

Alors, un écrivain de gauche engagé, Louis Guilloux ? Sans doute mais... qui ne prendra jamais position publiquement contre les procès de Moscou, ceux de Prague ou l'invasion de la Hongrie ou qui, plus tôt, lors du Congrès des intellectuels anti-fascistes, se tait quand d'autres (peu nombreux) dénoncent le sort réservé à Victor Serge par la dictature stalinienne.

Un humaniste ? À n'en point douter mais... qui n'interviendra jamais publiquement contre la torture en Algérie.

Un franc-tireur ? Peut-être mais... qui rêvera longtemps de la Révolution russe, sera proche du parti communiste, participera aux Journées d'amitiés organisées par les Amis de l'Union Soviétique, publiera aux Éditions sociales (*Histoires de brigands* en 1936), dirigera quelques mois la page culturelle de *Ce soir*, le quotidien communiste d'Aragon et Bloch. Le jour de la Libération de Saint-Brieuc, il portera le brassard du Front national, le réseau de résistance du parti. Lui qui n'aura de cesse de répéter qu'il n'a jamais adhéré à un parti fut membre de la très officielle AEAR (Association des écrivains et artistes révolutionnaires) et fut nommé responsable départemental du Secours rouge, deux satellites du parti.

Un anarchiste ? De sympathie, pour avoir travaillé la question¹⁸, mais peut-être plus encore par posture. Guilloux ne s'est-il pas imaginé pouvoir prendre les armes en ces années soixante-dix marquées par Carlos ou les Brigades rouges ? Peu de temps avant sa mort, il n'hésitera pas à lancer à Bernard Pivot que « s'[il] étai[t] plus violent, [il] serai[t] volontiers un terroriste¹⁹ »... tout en rappelant son attachement à la non-violence. À chacun de comprendre !

14. Louis GUILLOUX, *Le Jeu de patience*, Paris, Gallimard, 1949.

15. Louis GUILLOUX, *Salido*, Paris, Gallimard, 1976.

16. Louis GUILLOUX, *Les Batailles perdues*, Paris, Gallimard, 1960.

17. Louis GUILLOUX, *Coco perdu*, Paris, Gallimard, 1978, p. 8.

18. Il publie très tôt (avec Daniel HALÉVY) de Proudhon des *Lettres choisies et annotées* (Paris, Grasset, 1929).

19. Bernard PIVOT, *Apostrophes*, « Louis Guilloux : le franc-tireur », *Antenne 2*, 2 juin 1978.

Un résistant ? À sa manière – il mettra en relation les réseaux catholiques, socialistes et communistes²⁰ – mais... il fera aussi partie (certes à une modeste place et sans beaucoup de suites) de ceux qui offriront leur crédibilité à l'Institut celtique initié par les nazis et dirigé par Roparz Hemon, condamné après 1945 à l'exil irlandais pour cause de collaboration. Guilloux publiera aussi dans un journal collaborationniste, *La Bretagne*, aux côtés d'auteurs antisémites ou, encore, offrira à la NRF de Drieu La Rochelle des fragments du *Pain des rêves* (1942) – certes guidé par un Paulhan habile à naviguer en eaux troubles. En contrepoint, il n'écrira ni dans des feuilles clandestines, ni ne fera de ses *Carnets*, comme son ami Guéhenno, un *Journal des années noires*²¹ dénué de toute ambiguïté.

« Tiens, tiens ! », se réjouiront ceux qui aiment écorner les images pieuses des intellectuels de gauche. « Dommage ! », déploreront les admirateurs. « C'est ainsi ! », soutiendront ceux qui n'oublent pas que la pureté n'existe que dans les rêves ou que l'ouverture des boîtes noires est le quotidien de la recherche. Et puis, la vieille leçon – pour ne pas dire l'antienne – de Max Weber reste un (bon) viatique : la science et le désenchantement du monde ont partie liée. Les sciences sociales et humaines ont pour vocation d'offrir des gains de connaissance ; elles ne sont pas là pour cultiver l'image de héros supposés sans taches ou entretenir de fausses illusions.

Échelles, continuités, ruptures

Au point de départ de cet ouvrage, l'enjeu autant que le contrat proposé aux différents contributeurs étaient de partir des traces de politique dans une œuvre qu'il est loisible d'éclairer – sans l'expliquer mécaniquement – par la trajectoire de Louis Guilloux, ses dispositions, mais aussi les contextes politiques autant que littéraires dans lesquels il baignait. Il n'y a évidemment pas lieu de confondre l'écrivain, le narrateur, ses personnages. Il reste que ses figures stylisées de la politique qui courent tout au long de ses ouvrages ni ne tombent du ciel ni ne se déplacent en apesanteur.

C'est au demeurant l'un des intérêts du texte de Sylvie Golvet – elle ouvre ce recueil de manière volontairement décalée – que de rendre sensible l'ancrage de Guilloux. Sans partir de l'œuvre en tant que telle, Sylvie Golvet rappelle qu'il a traversé le siècle et ses tragédies (guerres et totalitarismes). Il l'a fait non sans

20. Christian BOUGEARD, « Louis Guilloux, un écrivain en son siècle », *Dix-neuffVingt. Revue de littérature moderne*, 4, 1997, p. 135-162.

21. Jean GUÉHENNO, *Journal des années noires*, Paris, Gallimard, 1947.

projections, douleurs et coûts, lesté qu'il était de ses origines sociales et politiques qui le font être de gauche « naturellement », de « naissance » (fils de cordonnier militant...). Louis Guilloux est sans doute d'abord un écrivain qui souhaite douloureusement rester le plus fidèle possible à « son » camp, ne pas « trahir » lors même qu'il quitte sa classe d'origine, en devenant un écrivain reconnu. Il est un « déclassé par le haut²² ». Deux lignes de force du rapport de Guilloux à la politique peuvent alors être dégagées²³ : d'une part, un « profond malaise » envers le militantisme, l'embrigadement et la violence tendancielle ; d'autre part, une volonté d'envisager la politique « à hauteur d'hommes ». Ne pas adhérer sinon en surface aux grands systèmes téléologiques, sans doute ; partir de l'être de chacun, de sa psychologie (dans le prolongement de son maître Palante) – pour envisager les questions métaphysiques : voilà bien le « programme » guillouxien construit au fil des ans, de manière pragmatique et jamais vraiment « théorisé ».

Tous les contributeurs de cet ouvrage n'appréhendent sans doute pas la politique de manière identique et d'abord parce qu'ils n'ont pas le même ancrage disciplinaire : entre les littéraires, les politistes et les spécialistes des sciences de l'information et de la communication, il y a plus que des nuances qui font aussi la richesse des dialogues. Des auteurs s'en tiennent aux textes publiés, d'autres analysent les archives de l'écrivain, certains adoptent une lecture interne des textes, d'autres l'inscrivent dans ses contextes historiques et sociaux. Certains s'appuient sur des grilles sociologiques, d'autres proposent des analyses plus littéraires, d'autres encore s'attachent à cerner les dispositions de Louis Guilloux et l'inscrivent dans l'espace littéraire de son époque pour mieux en saisir les ressorts.

Mais, sans souci d'exhaustivité, l'ensemble permet d'aborder la politique selon des formes et des échelles variées. Tel a retenu un seul texte (*Salido*²⁴ ou *Labyrinthe*²⁵ par exemple), d'autres une catégorie politique ou un personnage, en partant d'un ouvrage (les militants dans *Le jeu de patience*²⁶, les intellectuels dans *Les Batailles perdues*²⁷...) ou de plusieurs ouvrages (la figure du député Faurel du

22. Voir les analyses de Jean-Charles Ambroise s'appuyant sur le concept de « déclassement par le haut », proposé par Vincent de Gaulejac (en particulier « Une trajectoire politique », *op. cit.*). Sur la place de Guilloux, voir aussi du même auteur « Louis Guilloux, entre Palante et Cripure », *Travaux de littérature*, TL XXVII, 2014, p. 85-105.

23. Voir la contribution de Sylvie Golvet.

24. Voir la contribution d'Alexandra Vasic.

25. Voir la contribution d'Anne Roche.

26. Voir la contribution de Jean-Charles Ambroise.

27. Voir la contribution de Jean-Baptiste Legavre.

Sang noir au *Jeu de patience*²⁸) ou de l'œuvre complète (le rapport à la démocratie de Guilloux²⁹), voire se sont plongés dans des inédits (la période 39-45 dans les brouillons des *Carnets*³⁰, les figures des militants bretons dans ce roman laissé en jachère *Les Gens du château*³¹...). D'autres auteurs encore ont questionné une séquence d'un ouvrage pour mieux comprendre le regard que porte Guilloux sur les mobilisations (la manifestation de soutien à Sacco et Vanzetti dans *Le Jeu de patience*³²). Dans tous les cas, l'idée était bien de penser la politique tant dans ce qu'elle a de plus évident (*La Maison du peuple*, par exemple³³) que dans ses interstices (*Labyrinthe*³⁴, par exemple) ou, plus largement les non-dits politiques d'œuvres connues (*Le Jeu de patience* ou *Salido*, par exemple). La politique, sans doute, mais au sens large du terme, y compris par exemple quand Louis Guilloux rend compte de son expérience « humanitaire » auprès des réfugiés espagnols dans ses *Carnets*³⁵.

Ce qui frappe à la lecture, fondamentalement, c'est le regard plus ou moins dissemblable porté sur la trajectoire politique de l'écrivain. Des contributeurs insistent sur les continuités, d'autres sur les ruptures, à tout le moins évolutions. Les continuités, d'abord. C'est particulièrement le cas de Sylvie Golvet qui souligne, on l'a déjà dit, le constant et profond malaise d'un Guilloux face à la politique partisane et ses enfermements et, plus largement, les alignements littéraires sur des lignes politiques. Guilloux ne confie pas ce malaise à ses seuls amis. Il l'écrit aussi dans la presse dès la fin des années vingt : « Oui pour la révolution ; de tout cœur mais librement³⁶. » En définitive, la Révolution de Guilloux prend souvent, et pas seulement à la fin de sa vie, une coloration éloignée de celle des révolutionnaires professionnels. Pour Guilloux, elle n'a de sens que pour éliminer « la bassesse » ou pour donner « une chance à la vie », pour reprendre des citations des années trente³⁷.

28. Voir la contribution d'Yves Poirmeur.

29. Voir la contribution de Grégoire Leménager.

30. Voir la contribution de Michèle Touret.

31. Voir la contribution d'Arnaud Flici et Jean-Baptiste Legavre.

32. Voir la contribution de Valérie Poussard.

33. Voir les contributions de Grégoire Leménager et, dans une moindre mesure sur ce point, d'Yves Poirmeur.

34. Louis GUILLOUX, *Labyrinthe*, Paris, Gallimard, 1986.

35. Voir la contribution de Pascal Dauvin.

36. Philippe BAUDORRE, « Louis Guilloux et la revue *Monde* », Francine Dugast-Portes et Marc Gontard (dir.), *Louis Guilloux écrivain, op. cit.*, 2000, p. 77.

37. Voir l'article de Sylvie Golvet pour les références de ces deux citations.

Pour prolonger le propos, ajoutons que Guilloux répétera à la fin de sa vie qu'une autre société s'impose : le xx^e siècle ne saurait se contenter du pire, des camps de concentration à la société de consommation symbolisée par les « drugstores », qu'il honnit³⁸. Mais le terme même de Révolution prête à ambiguïté. Pour Guilloux, la Révolution n'a pas en elle-même pour enjeu d'éliminer l'autre par la violence, le possédant, le dominant – même si Guilloux sait aussi, et il le dit, qu'elle porte ce type de dérives (« Ils savent qu'ils ont tort, que leurs enfants n'hériteront pas et qu'ils seront pendus. Mais, à qui la faute ? », avance-t-il peu de temps avant sa mort³⁹). La Révolution, pour Guilloux, vise à dépouiller chacun de ses oripeaux de classe. « Le scandale, ce n'est pas que la situation des ouvriers soit humiliante, c'est qu'il y ait des patrons et des ouvriers, c'est qu'il y ait une ségrégation. Voilà le scandale ». Ou encore : « Je ne sais pas pourquoi l'on parle de droite ou de gauche, il y a les hommes⁴⁰. » Se dépouiller, en regardant l'autre avec compassion quand il ne partage pas son propre point de vue : voilà ce qui guide Guilloux⁴¹. Le pire des salauds a toujours une part d'humanité à rechercher et à valoriser : sa ligne de vie, ses socialisations, les événements et les guerres traversées, expliquent ce qu'il est devenu.

On s'en doute, cette philosophie du monde social, quand on a baigné comme lui dans un milieu militant adepte de la Révolution, peut induire des « bricolages » idéologiques dissonants. Quitte à surprendre des lecteurs, il faut souligner que Guilloux est loin d'avoir un regard aussi tranché que certains ont bien voulu le croire : son univers de référence est aussi celui d'une Bretagne catholique dans laquelle l'Église est omniprésente – y compris dans les zones marquées par le socialisme. Guilloux n'est pas seulement redevable de cette Bretagne de l'artisanat et des petites communautés au travail ; il restera toute sa vie éloigné de l'industrialisation et des mutations modernes de la classe ouvrière. Ses différentes socialisations le conduisent à valoriser aussi bien les militants de cœur que les petits possédants ou les grandes familles nobles⁴², les moines ou les prêtres du « bas clergé ». Plus

38. Voir par exemple l'émission de Pierre-André BOUTANG, « Libres propos d'un homme libre. En toutes lettres », 3 décembre 1970. Voir aussi ce qu'en dit dans cet ouvrage Grégoire Leménager.

39. « Terroir », *FR3*, 18 janvier 1979.

40. *Idem*.

41. En un sens, le « jeu de massacre » du *Sang noir* pourrait constituer une exception (relative).

42. Il faudra un jour s'atteler plus fortement que les analyses ne l'ont fait jusqu'ici à cette grande famille, les Lancieux, si importante dans *Le Jeu de patience*. D'Armand, organisant les fêtes sportives pour tous, à la comtesse et sa colonie d'été pour les démunis, en passant par la relation très forte du narrateur au fils Lancieux, Yves, sans compter le père Roland : ce sont autant d'illustrations significatives d'un regard positif que Guilloux paraît porter aux entreprises d'une noblesse inscrite dans le territoire et l'histoire et dénuée d'intérêt explicite pour l'argent.

fondamentalement encore, les dominants qui sont au contact directs des dominés sont loin d'être rejetés par le romancier. Le « mauvais » dominant pour Guilloux est celui qui détient sans partage, qui croit pouvoir diriger les autres par la seule vertu de sa fortune et, plus largement, celui qui pensant pouvoir faire la leçon ose se payer de mots.

Ce rêve d'une telle société apparaît d'ailleurs dans l'hommage critique que Guilloux rend à deux textes littéraires et dont la relecture aujourd'hui éclaire d'un autre jour l'écrivain. Le premier texte est *Maître et serviteur* de Tolstoï dont il a préfacé l'édition de poche⁴³. On a beaucoup dit, et avec raison, que Guilloux aimait l'écrivain russe. Mais se souvient-on de cette étrange histoire? Un petit possédant, porté par un élan qu'il ne maîtrise pas lui-même, en vient à sauver de la mort son serviteur en le protégeant de son propre corps dans la tempête nocturne de neige. En somme, il se sacrifie.

Le second texte est moins connu. Guilloux le cite en particulier quand il écrit sur la Bretagne⁴⁴. Le message est homologue à la célèbre nouvelle de Tolstoï, comme le pense Guilloux lui-même. *Françoise au village*, de Pierre Champion est paru en 1924. Guilloux revient sur la double relation qui unit ces personnages en ces temps de guerre. La première rapproche le lieutenant Champion et son ordonnance, Denis, un paysan breton : le chef de section s'attache progressivement à Denis – « il s'était donné à moi⁴⁵ » – et devient son protecteur. La seconde relation unit Françoise et ses « petits domestiques » : ceux-ci écrivent à leur maître absent pour lui dire leur amour. Françoise, seule, doit faire vivre la ferme, dans un fort dénuement. Elle ira plus loin encore dans la privation pour garder auprès d'elle ses domestiques qui l'aiment si fort. C'est qu'ils ont besoin de subsister un peu moins douloureusement. Alors qu'ils sont bientôt prêts à accepter les offres plus avantageuses d'un autre maître, Françoise va supporter un peu plus encore le manque pour qu'ils vivent mieux. Et Pierre Champion d'écrire : « En Bretagne, les domestiques, comme autrefois partout chez nous, partagent avec les maîtres la communauté des plaisirs et des peines, mangeant à la table unique, suivant leur hiérarchie, le principal valet assis devant le maître ; et ils l'aident de leur expérience⁴⁶... »

Traditionnaliste Louis Guilloux? Le terme est trop fort, impropre même. Mais le romancier ne cesse de questionner les évolutions du monde moderne,

43. Louis GUILLOUX, « Préface » à Léon Tolstoï, *Maître et serviteur*, Livre de poche, n° 2187, 1967.

44. Louis GUILLOUX, *Souvenirs de Bretagne – photographies de Charles Lhermite (1911-1913)*, Éditions du Chêne, p. 14-16.

45. Pierre CHAMPION, *Françoise au village*, Paris, Grasset, 1924, p. 84.

46. *Ibid.*, p. 111.

autant que la démocratie d'ailleurs. C'est ce que montre Grégoire Leménager analysant les ambivalences de Guilloux. Il rappelle que le mot ne fait guère partie de son lexique. Surtout, le romancier critique les « angles morts » de la démocratie représentative. Grégoire Leménager invite à revenir à *La Maison du peuple*, le premier livre (1927), matrice fondatrice sans laquelle il serait d'après lui difficile de saisir les rapports au politique du romancier. Il y voit « l'expression d'une méfiance inaugurale » envers nos démocraties modernes. Antimoderne, Guilloux ? Non, le romancier du *Sang noir* s'escrime au contraire à « donner la parole aux autres, plutôt que de parler en leur nom », synthétise Grégoire Leménager dans une belle formule. C'est bien cela qui structure ses engagements et son esthétique, son message fondamental : mettre à distance « tous les docteurs Rébal que nous connaissons », du nom de cet usurpateur de *La Maison du peuple* qui trompe les militants pour accéder au pouvoir.

Comme par contraste avec ces premières contributions, d'autres auteurs insistent plutôt sur les évolutions ou inflexions du parcours du romancier. Ainsi, Alexandra Vasic se penche sur *Salido*, paru dans les années soixante-dix. Elle compare le récit déjà présent dans *Le Jeu de patience* de ce lieutenant, réfugié de l'Espagne républicaine rêvant de rejoindre l'URSS, et celui de la nouvelle éponyme. Elle indique bien combien et comment l'ancien « compagnon de route » Guilloux critique en 1976 beaucoup plus nettement qu'à la fin des années quarante l'attitude du parti communiste. Il y a là « une aggravation polémique du récit » dont il s'agit de comprendre l'économie générale, et en particulier en analysant les procédures d'écriture : le narrateur refuse en particulier de prendre en charge la phraséologie militante d'un parti qui abandonne des militants républicains, bientôt arrêtés par la police française. Guilloux valorise l'échelon local et l'oppose à « là-haut », soit l'appareil central. Condamnation souvent implicite, « condamnation en sourdine », mais condamnation quand même d'un appareil incompris par les militants locaux à la recherche d'explications qu'ils n'arrivent pourtant pas à trouver.

Mais, comme l'analyse Jean-Charles Ambroise, la représentation des militants dépeints dans *Le Jeu de patience*, en 1949, indique déjà un infléchissement notoire, malgré l'apparence. *Le Sang noir* gardait l'espoir d'une URSS libératrice. *Le Jeu de patience* entérine le retrait de Louis Guilloux depuis 1937 et son départ du quotidien communiste *Ce soir*. *Le Jeu de patience* doit se lire comme « un roman du désengagement ». Le texte est « foncièrement paradoxal ». En première lecture, il peut sembler un « monument construit en hommage aux figures et aux expériences militantes » si nombreuses tout au long de ces huit cents pages. En même temps, l'idéal militant ne cesse d'être mis à distance, les schèmes idéologiques

ordinaires à la gauche sont battus en brèche, le « désir de désengagement » y est constant. La nuance et le doute sont valorisés à l'opposé de la politique ordinaire, ses contraintes et ses renoncements obligés.

Cette mise à distance concerne aussi les engagements des intellectuels dans la Cité. *Les Batailles perdues*, paru en 1960, est sans doute le roman de Guilloux qui traite le plus frontalement de l'engagement politique des intellectuels de gauche et de leurs difficultés à s'inscrire dans les formes ordinaires des mobilisations⁴⁷. Le seul horizon politique au roman consiste à partir – mais par désespoir – pour une Espagne plongée dans la guerre civile. Ces intellectuels disposent en fait d'un trait commun peu étudié et qui les rassemblent : ils sont liés au monde de la presse. Comme ailleurs, mais ici plus qu'ailleurs, Guilloux stylise des intellectuels journalistes. Il offre au final une image peu reluisante de la presse des années trente. L'ouvrage peut encore s'analyser comme « un point de fixation » de l'écrivain Guilloux qui, à travers une figure délaissée, Petit Doucet, ancien journaliste de peu, exprime ses indignations politiques, mais, surtout, ses rêves impossibles de lendemains qui chantent.

1937, écrivions-nous à l'instant, c'est évidemment une date clef pour établir une périodicité permettant de saisir, sous l'angle de la rupture, les types d'investissement politique de Guilloux. L'année ne marque pas le seul départ de Paris, du moins du Paris des cercles « visibles ». Elle correspond aussi à un engagement local en faveur des réfugiés espagnols. Il n'est pas en tout point nouveau. Guilloux est déjà responsable départemental du Secours rouge. Et, sans doute, pour que l'investissement de Guilloux soit effectif, encore faut-il – comme le souligne Pascal Dauvin – qu'il puisse activer des dispositions puisées dans ses socialisations familiales. Si cette séquence de vie est décisive pour Guilloux, c'est d'abord qu'elle lui donne le sentiment « d'être à sa place, et de pouvoir la tenir, sans être ni traître aux origines, ni transfuge déclassé ou obligé ». Mais plusieurs éléments permettent d'attester une évolution, voire une rupture de Louis Guilloux ; Pascal Dauvin retient le terme de « basculement ». D'une part, l'ampleur de l'investissement est sans précédent. D'autre part, Guilloux consigne dans ses *Carnets* l'état quotidien de sa geste humanitaire – ce qu'il ne fera pour aucune autre séquence de sa vie sur le même modèle. Enfin, elle sera fondatrice et pas seulement parce que les réfugiés républicains deviendront bientôt des figures fictionnelles décisives, du Pablo du *Jeu de patience* au Salido de la nouvelle, en passant par le Sirio de *Labyrinthe* et tant d'autres. Mais, si 1937 constitue un basculement pour Guilloux, c'est aussi pour une autre raison : elle lui permet d'accéder tendanciellement – et d'abord par

47. Voir la contribution de Jean-Baptiste Legavre.

l'écriture – à « une vérité métapolitique » et, ainsi, « se rapatrier » selon son propre mot, son écriture devenant « une sentinelle aux maux du monde ».

La rupture consommée va bientôt offrir à Guilloux la possibilité de se repositionner dans l'espace littéraire de l'après-guerre⁴⁸. Rompre définitivement avec ceux qui défendent une littérature militante, se rapprocher de ceux qui prônent de nouvelles approches littéraires initiées par l'existentialisme : de ce point de vue là, *Le Jeu de patience* peut à bon droit se lire comme la « mise en ordre de ses options passées », non que *Le Sang noir* puisse être considéré comme l'exemple même du roman militant mais il était un roman plus engagé, s'inscrivant dans un combat anti-bourgeois. *Le Jeu de patience* est d'abord un « roman réflexif ».

Ces évolutions de Louis Guilloux ne se donnent pas à lire toujours là où on l'attend le plus évidemment. C'est l'un des intérêts de la contribution d'Anne Roche qui se propose de traquer « la politique en filigrane » dans *Labyrinthe* (1952), rarement regardé sous cet angle. Elle repère ici une nouvelle rupture. Après avoir relevé les allusions à la politique, la première universitaire à avoir publié sur Louis Guilloux⁴⁹ constate ici avec force que contrairement aux ouvrages précédents du romancier, un sens de l'histoire autant qu'une distinction entre le bien et le mal sont absents. Quels que soient les tiraillements, le Mal existait dans tous ses romans précédents, bien symbolisé – comme elle le rappelle – par la fameuse affiche du Cavalier noir du *Jeu de patience* (le cavalier qui écrase et piétine femmes et enfants...). *Labyrinthe*, comme *Parapagnacco* (1954) sont des indicateurs supplémentaires de « prise de distance ». Pour le saisir, elle revient sur cette idée fondamentale : après-guerre, Guilloux « va avoir du mal à trouver sa place ». Guilloux ne peut plus endosser le vêtement du compagnon de route du parti communiste. S'il n'intervient pas publiquement, tout donne à croire que les procès de Prague, encore plus que les procès de Moscou, l'éloignent un peu plus s'il était possible de l'appareil central communiste. Il conservera cependant des liens très forts avec des militants locaux.

Ajoutons que si le compagnonnage de Camus lui est cher et constitue bien plus qu'un substitut après la Libération, Guilloux n'a pas écrit dans des revues ou des éditions clandestines pendant la guerre, ou n'a pas refusé de publier comme d'autres dans des revues liées à Vichy et l'occupant. Il n'a pas non plus été convié à faire partie du CNE (Conseil national des écrivains). Il ne peut donc s'appuyer

48. Voir la contribution de Jean-Charles Ambroise.

49. Anne ROCHE, « Pour un "Louis Guilloux et son temps" », *Annales de la faculté des Lettres d'Aix*, tome XLIV, 1968.

sur ce type de légitimité « combattante⁵⁰ ». Faut-il alors s'étonner que la question du procès, et son pendant, celle de la vérité, hante Guilloux, comme le souligne Anne Roche revenant sur le dialogue de *Labyrinthe* entre le juge d'instruction (le juge Renaud) et le capitaine Morny, ancien résistant, accusé d'un meurtre à la Libération. Comment se retrouver « de *La Maison du peuple* au procès de Prague » questionne-t-elle, reprenant là une propre citation de Guilloux dans ses *Carnets*? L'écrivain choisira le silence en ne répondant pas à la demande de l'éditeur de publier une préface-bilan à la nouvelle édition de *La Maison du peuple* et de *Compagnons*.

Sous cet angle, il n'est pas certain que Guilloux en ait d'ailleurs tout à fait fini avec l'Occupation ; d'autant que nous savons encore peu de chose de ses engagements ou non engagements de cette période. Deux contributions y reviennent. Michèle Touret, d'abord, analyse aussi bien les *Carnets* publiés que les inédits qu'elle a dépouillés. Elle y voit d'abord « un journal d'écrivain ». Il ne faut pas attendre des inédits des révélations et alors même que les années de guerre publiées dans les *Carnets* sont quantitativement maigres. Sans doute, « des traces de faits politiques s'accumulent » mais Guilloux ne propose pas un journal de l'Occupation dans lequel il analyserait et ferait part de ses indignations ou mettrait en scène ses propres actions. Il note, consigne des « petits » faits comme des moments marquants de la vie locale (ainsi l'arrestation de lycéens briochins), reproduit aussi (des articles, des textes officiels, des affichettes, joint des échanges épistolaires – avec Drieu ou Paulhan par exemple...). Il ne donne pas plus à lire des prises de position en faveur du mouvement breton très actif en ces années de guerre. Il se montre à son égard « un collecteur attentif, mais sans commentaire ». S'il est silencieux sur ses actes de résistance dans les *Carnets* publiés, les inédits révèlent cependant des traces de contacts et rencontres mais fort discrètement, là encore. Surtout, il désespère – Michèle Touret y voit même un « bilan de faillite » de ses combats passés – et accumule les notes pour le futur *Jeu de patience*. En définitive, « l'expression politique reste implicite ». Pourtant, Louis Guilloux est un point de contact de très nombreux acteurs et mouvements pendant la Seconde guerre mondiale. Il est proche des communistes locaux et en particulier de Pierre Petit, très actif dans la résistance et bien avant la rupture du pacte germano-soviétique. Il héberge plusieurs mois Hélène Le Chevalier (Monique dans *Le Jeu de*

50. Voir la contribution de Jean-Charles Ambroise.

patience), jeune résistante et responsable communiste, bientôt députée des Côtes-du-Nord, en constituant sa « couverture⁵¹ », etc.

Une autre contribution⁵² renforce les contradictions ou ambiguïtés de Louis Guilloux. L'écrivain n'a, en effet, pas été insensible à des combats du mouvement breton, au point de participer aux premiers pas de l'Institut celtique prisé par les nazis. Il écrit aussi – peu et peu de temps – dans des organes de la collaboration bretonne. Sauf à admettre un double jeu, hypothèse en l'état difficile à étayer, il est plus envisageable d'indiquer une évolution mais pas de celles qui voient des maréchalistes devenir résistants : Guilloux reste en contact avec ses amis communistes, a noué depuis plusieurs années des relations avec des membres du clergé très vite impliqués dans la résistance mais, en même temps, il est une « proie » valorisante, sollicitée d'autant plus aisément que plusieurs de ses amis ou connaissances sont de très actifs sympathisants ou membres du mouvement breton, qu'il est loin de Paris et qu'il ne peut guère s'y rendre. À la charnière de l'année 1942, les ponts semblent coupés avec le mouvement breton, même si à la fin de la guerre il interviendra pour que des autonomistes échappent à la répression – mais peut-être d'abord parce que Guilloux a toujours détesté se transformer en procureur et a toujours fait montre de compassion pour ceux qui ne sont pas « du bon côté ». L'hiver 42, c'est aussi justement le moment où il loge Hélène Le Chevalier. C'est en 1943 que Guilloux met en relations plusieurs réseaux d'obédiences différentes, sans être lui-même dans un réseau.

Signe sans doute de l'importance que Guilloux accorde à la question bretonne, les « autonomistes » – comme les appelle le romancier faisant fi des divisions du mouvement breton – ne vont disparaître ni de son œuvre, ni de projets, parfois très avancés comme l'atteste l'inédit, *Les Gens du château*, relatant en particulier l'occupation du château de Pontivy par les nationalistes bretons en 1940⁵³. Mais Guilloux ne dépeindra pas les dérives nationalistes bretonnes, les commandos qui pourchassent et torturent les résistants. Tout donne à penser qu'il est particulièrement attiré par l'imagerie véhiculée par les autonomistes « purs » qui vantent une Bretagne ouverte, légendaire, dans laquelle la question proprement politique, celle du pouvoir et de ses compromis, compromissions et violences tendancielles, est évacuée...

51. Hélène LE CHEVALIER, « Témoignages », *Confrontations*, 1, 1994, p. 8-10. Et Paul RECOURSÉ, « Une rencontre avec Hélène Le Chevalier », *Confrontations*, 22, 2009, p. 33-37.

52. Voir la contribution d'Arnaud Flici et de Jean-Baptiste Legavre.

53. *Idem*.

Lignes de crêtes

C'est dire que la plume de Guilloux traduit et retraduit ce qu'il vit et observe. Ses personnages ne sont jamais des décalques de la « réalité ». Elle l'inspire; elle est l'occasion de repenser le monde dans sa complexité et ses tensions. Si la question de la domination (sociale et politique) est au centre de l'œuvre de Guilloux, il ne se contente pas d'en peindre les processus les plus ordinaires. Il éclaire aussi les charges qui pèsent sur les uns comme sur les autres. Pour lui, en effet, la politique est loin de n'offrir que des gratifications pour qui y investit temps et énergie. Elle est productrice de coûts qui peuvent sembler démesurés, y compris pour les importants. La stylisation du député Faurel (présent aussi bien dans *Le Sang noir* que dans *Le Jeu de patience*) auquel s'attache Yves Poirmeur, n'est pas seulement l'occasion de souligner comment Guilloux romancier analyse les transformations des espaces politiques locaux et nationaux, la place évolutive des notables ou montre que le métier de député est d'abord celui d'un courtier d'intérêts particuliers. Le courtage le valorise sans doute mais il lui fait aussi partager les souffrances de ses mandants. Guilloux permet de saisir au plus près, et par la littérature, ce que des sociologues ont voulu montrer: la dépendance politique ne touche pas que les dominés. La politique, parce qu'elle est relation, contraint aussi des dominants structurellement dominés par les conditions de leur domination, comme l'a suffisamment montré Pierre Bourdieu et tous ceux qui, en science politique, ont été marqués par ses leçons.

Mais par définition Guilloux, pas plus qu'il n'était un militant, n'est par définition sociologue ou historien. Il ne cherche pas à l'être – même s'il effectue à chaque fois un travail conséquent de documentation. Comparer les brouillons du texte final, saisir l'intertextualité et ces personnages qui vont et viennent dans ses romans ou nouvelles – et parfois avec des identités nominales identiques – est une autre façon de redire que le travail de Guilloux est une « écriture en double-jeu⁵⁴ », selon la formule retenue par Valérie Poussard-Fournaison qui a travaillé sur la manifestation en faveur de Sacco et Vanzetti, présente dans *Le Jeu de patience*. La comparaison indique bien, le plus souvent, « un élagage considérable ». Guilloux supprime les traces les plus accentuées d'un lyrisme qui lui vient vite sous la plume quand il écrit sur la politique, qu'il contrôle, qu'il refrène finalement, craignant sans doute de tomber dans « une exaltation nourrie de rêves de cité céleste » quand il y a lieu de condamner les « bavards », « hâbleurs » et « guignols » que sont la plupart du temps pour lui les « meneurs » de foules. C'est bien cette tension

54. En « double-jeu » et, tout autant, en... « double-je ».

que tente de résoudre dans ses romans un Guilloux retraçant des faits politiques, marqué qu'il est par ses socialisations et investissements : condamner tous les « docteurs Rebal » qui, par leur grandiloquence, mènent le peuple à sa perte, sans condamner toute forme d'action et de discours politiques pour ne pas (se) désespérer. Guilloux affronte une « inconfortable ligne de crête politique⁵⁵ ». Comment rejeter les orateurs politiques alors que la seule langue disponible enferme, celle précisément à disposition de tous et des orateurs politiques en particulier ? Comment condamner les dérives de l'appareil central communiste sans renier ce qu'il a été, ses rêves adolescents et ses combats passés ? Comment écrire sans « régler ses comptes⁵⁶ » ? Comment « se racheter » par l'écriture quand on a le sentiment d'avoir « trahi⁵⁷ » ? « Digérer la réalité et la sublimer dans l'écriture », voilà l'issue indiquent plusieurs contributions⁵⁸. L'écriture du (et de la) politique chez Guilloux est, en définitive, une autre façon de « mettre sa langue à l'épreuve⁵⁹ ».

Autant dire que le projet éditorial de ce collectif – partir du texte pour mieux saisir ce *Guilloux politique* – souligne la complexité d'un écrivain rétif à toute typologie. Deux auteurs s'y sont pourtant risqués ces dernières années, s'inscrivant dans une histoire des intellectuels qui oblige en bonne logique, quand elle est mise en fresque, à la simplification. Le premier, Benoît Denis, dans son passionnant *Littérature et engagement*⁶⁰, classe Guilloux dans la... « littérature de bonne volonté », au côté de Guéhenno, Romans, Duhamel ou Chamson notamment, ajoutant que Romain Rolland est leur figure tutélaire et que Martin du Gard n'est pas loin. Ici, il s'agit de penser ensemble des auteurs qui, dans la difficulté, voudraient pratiquer « un engagement littéraire “libre”⁶¹ », entre « littérature militante » et « littérature “dégagée”⁶² », des auteurs qui, cependant, pour Denis, adoptent « des esthétiques déjà constituées et parfois vieilles⁶³... Est-ce là un regard un peu condescendant, au-delà de la référence clin d'œil – « littérature de bonne volonté » ? Peut-être quand tombe quelques lignes plus loin le jugement : « *Le Sang noir* vaut assurément le détour⁶⁴ », comme s'il s'agissait d'atténuer le

55. Selon la bonne expression de Valérie Poussard-Fournaison.

56. Comme l'écrit Alexandra Vasic.

57. C'est bien l'interrogation qu'analyse Jean-Charles Ambroise dans sa contribution.

58. En particulier celle de Pascal Dauvin.

59. Voir la contribution de Valérie Poussard-Fournaison.

60. Benoît DENIS, *Littérature et engagement, de Pascal à Sartre*, Paris, Le Seuil, 2000.

61. *Ibid.*, p. 247.

62. *Ibid.*

63. *Ibid.*, p. 249.

64. *Ibid.*

verdict porté sur ces écrivains de « bonne volonté » : « Leurs œuvres n'ont pas gagné une réputation impérissable⁶⁵... »

Le second, Julien Roumette, propose d'inscrire Guilloux dans « les irréguliers⁶⁶ ». La catégorie, stimulante, lui permet de penser ensemble des auteurs comme Malaquais, Gary, Bernard, Meckert, Vercors, voire, ajoute-t-il, Arland. Ces auteurs, aussi différents soient-ils, se sont « inscri[ts] en réaction contre l'esprit d'une époque qui a beaucoup enrégimenté les artistes⁶⁷. Ce sont des « combattants » mais « pas du rang⁶⁸ ». Denis s'intéressait aux années trente. Roumette à la période ouverte par la Guerre froide⁶⁹. « Préserver une liberté de création et de regard sur le monde⁷⁰ », se situer à gauche, refuser le compagnonnage avec le parti communiste et les injonctions sartriennes, quel qu'en soit le coût : voilà qui n'en font pas des marginaux, écrit Roumette, mais qui « définit un positionnement et un parcours⁷¹ ».

Plusieurs décennies plus tard, il y a là de quoi, pour l'auteur, remettre en cause l'histoire littéraire jugée trop « lisse » et valoriser des auteurs qui, comme Guilloux, peuvent être présentés comme des... francs-tireurs⁷². Tout semble aller de soi ou presque, en définissant, au-delà des périodicités, le refus de l'alignement stalinien. Peut-être. Mais l'image du franc-tireur ne dit pas tout Guilloux. Elle est aussi chez lui (même si pas seulement) une posture et un positionnement⁷³ qui lui permet de produire du lien et du liant dans une trajectoire de vie (et de vie littéraire) moins rectiligne qu'il ne peut sembler à première vue.

65. *Ibid.*

66. Julien ROUMETTE (dir.), « Les irréguliers, un autre après-guerre », *Littératures* [En ligne], 70/2014, URL : <http://litteratures.revues.org/75>.

67. *Ibid.*, p. 9.

68. *Ibid.*

69. Outre l'avant-propos, deux contributions confortent, dans ce dossier de revue, l'idée que Guilloux serait un « irrégulier ». Jacques Cantier, situe même dès la fin des années trente ladite irrégularité qui s'exprimerait aussi bien par sa position dans l'espace littéraire que par « la singularité de son projet littéraire » avec son *Pain des rêves* (« Un irrégulier sous l'Occupation », *Littératures* [En ligne], 70/2014, URL : <http://litteratures.revues.org/279>). De son côté, Jacques Roumette a la bonne idée de penser ensemble *Chien blanc* de Gary et *O.K., Joe!* de Guilloux, deux ouvrages qui « ne s'en tiennent pas aux bons sentiments » et dénoncent, en somme, « les perversions de l'idéalisme » (« Gary et Guilloux francs-tireurs des années soixante-dix », *Littératures* [En ligne], 70/2014, URL : <http://litteratures.revues.org/291>).

70. Julien ROUMETTE (dir.), « Les irréguliers, un autre après-guerre », *op. cit.*, p. 10.

71. *Ibid.*, p. 11.

72. *Ibid.*, p. 9.

73. Voir l'analyse d'Alexandra Vasic dans ce volume.

Faut-il, en définitive, réduire Guilloux à un mot ou à une catégorie d'entendement? Les listes si différentes des auteurs associés à Guilloux par les analystes que sont Denis, Roumette ou, avant eux, Godard révèle bien la difficulté à (le) classer: Guilloux paraît ballotté, de Céline à Vercors, de Gary à Bernanos, d'Arland à Giono, de Malraux à Chamson, de Romains à Guéhenno...

Il en va sans doute des typologies comme des concepts: ils sont essentiels – faire œuvre de science oblige à généraliser et à comparer – mais en même temps mutilants. Le psychanalyste Jean-Bernard Pontalis n'avait pas tort d'écrire: « La condition nécessaire de la formation d'un concept, c'est [...] l'oubli: l'oubli du propre, du singulier, du différent. Je dis une table et j'oublie *cette* table; je dis: c'est un obsessionnel et j'oublie celui qui me parle⁷⁴... » N'oublions pas Guilloux! Guilloux est décidément trop complexe pour les producteurs de catégories. La relative plasticité de l'image qu'il nous renvoie est autant sa limite que sa force.

74. Jean-Bernard PONTALIS, *Fenêtres*, Paris, Gallimard, 2000, p. 18.